

*Que traverse le vent*¹

Pour parler du travail plastique de Tatjana Labossiere, d'emblée j'éprouve le besoin d'écarter toute approche analytique, interprétative ou intellectuelle des œuvres, puisque la forme d'art qu'elle développe permet plutôt de se connecter au « sentir » et de vivre une expérience émotionnelle, corporelle, kinesthésique, unique et intime. Son art propose une sensation à éprouver, à saisir par une sensorialité plurielle. Il nous invite à quitter la conception classique, centrée uniquement sur le visuel, afin de créer des conditions permettant de vivre une relation sensitive avec l'œuvre. L'artiste offre la possibilité d'approcher l'esthétique par le biais de l'importance donnée au sens haptique, ce sens qui relie le dedans (nos émotions et notre intellect) au dehors (notre sensorialité et notre contact physique avec l'œuvre), à travers la matérialité de ses estampes, ses formes, ses teintes, ses textures ou encore son essence. A l'inverse d'un art engagé, politique et militant Tatjana Labossiere n'utilise pas sa pratique pour alerter le public et le pousser à agir, elle ne cherche pas à lancer des alertes ou à critiquer. Elle se positionne comme une observatrice fine de la nature, en quête du fondamental et se questionne sur la place accordée au sensible. Elle nous rappelle à notre corps sentant, ancré dans le présent lié à son environnement direct, qui prend conscience de son appartenance à un tout où chaque élément entre en interaction avec les autres, une sorte de contemplation engendrée par le corps, celui de l'artiste comme celui du regardeur.

Pour parler du travail plastique de Tatjana Labossiere, je convie volontiers la légèreté qui émane des jeux de transparence de la lumière, les formes envoutantes et perceptives du végétal ou la luminescence des minéraux, la sensation poétique qui exhale d'éléments aperçus, perçus, regardés touchés, humés, goûtés dans la nature. L'ensemble m'évoque le magnifique texte écrit par Francis Ponge dans son recueil *La Rage de l'Expression*, dans lequel l'écrivain décrit sa difficulté à rendre compte le plus justement possible des impressions éprouvées lors d'une promenade faite à l'ombre d'un bois de pins. Les ailes de papillons si fragiles, à moins que ce ne soient des pétales de fleurs, la gracilité des brins d'herbe ou la brillance des roches que la plasticienne traduit par de subtils jeux colorés translucides entrent, à mon sens, en résonnance avec les mots du poète :

Si les feuilles ressemblent à des plumes, les aiguilles de pins ressemblent à des poils

Par de-là de la poésie, dans notre culture, le dédain de notre corps nous a poussé à mésestimer le sol que nous foulons et nous éloigner des autres corps vivants qui l'habitent. Heureusement, il existe des formes d'art qui nous font du bien et nous incitent à revenir à l'inscription première des pratiques artistiques dans une tentative d'expérience collective, tel est le cas des poèmes de Francis Ponge comme ceux peints par Tatjana Labossiere. Au travers d'une palette subtile celle-ci infuse par ses œuvres des ondes paisibles et une énergie régénérante, qui nous rappelle, comme le pense le peintre Gerhard Richter, que « L'art est l'ultime forme de l'espoir ».

Isabelle de Maison Rouge

Auteure, critique d'art et commissaire d'exposition

Mai 2024

¹ Titre emprunté à un autre poème de Francis Ponge